

Voir Salem et...

Gilles Pellerin

Number 9, Spring–Summer 1983

Les écrivains de la Nouvelle-Angleterre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21269ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

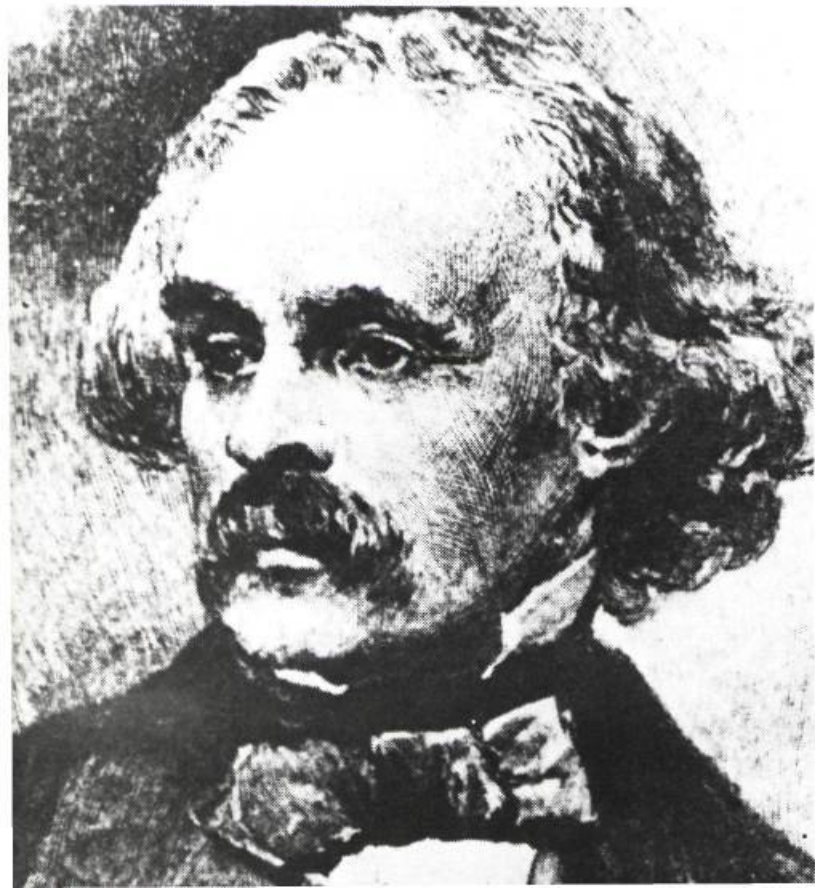
Cite this article

Pellerin, G. (1983). Voir Salem et.... *Nuit blanche*, (9), 42–45.

voir Salem et...

*Il y a tellement à dire de Boston qu'on a pris l'habitude d'oublier Salem, Salem l'Ancienne, petite ville un peu collet monté, coupable d'être trop proche de la première capitale de l'Amérique (à peine seize milles du Boston Common) et de forcer le détour vers le nord. Salem où à partir de 1689 deux cents personnes furent accusées de sorcellerie, cent cinquante jetées au cachot et dix-neuf pendues. C'est là aussi qu'est né Nathaniel Hawthorne dont on a dit de son roman *La Lettre écarlate* qu'il avait été le premier grand roman américain. C'est donc à Salem que commence ce voyage dans la littérature fantastique.*

Nathaniel Hawthorne



La Guerre d'Indépendance vient d'être déclarée, les ports de Boston et de New York sont bloqués par les Anglais, les troupes britanniques campent au Boston Common. C'est l'heure de gloire de Salem, la ville aux quarante-cinq quais, une des plus vieilles d'Amérique. Les goélettes salémistes déstabilisent la flotte royale jusqu'à la victoire finale. Les exploits de ces temps-là devaient être évoqués chez les Derby, les Peabody, les Crowninshield, véritables vainqueurs de la Guerre, ceux qui désormais pourraient contrôler les affaires.

Le lourd héritage de Hawthorne

Le jeune Nathaniel Hawthorne, en ce début du XIX^e siècle, semble avoir eu du passé une vision plus inquiète, divisée entre l'exaltation des nobles pionniers et les réminiscences obsédantes de l'intolérance puritaine. N'était-il pas descendant du juge John Hathorne of the *Witchcraft Court*, celui dont on voit encore le nom gravé sur une stèle du vieux cimetière, le Burying Point, attenant à la plus vieille maison de la ville, la sombre et élizabéthaine Goult-Pickman House? Ne passait-il pas régulièrement devant l'ancienne maison de bardeaux gris de Jonathan Corwin, là où un siècle plus tôt se tenait l'instruction préliminaire des sorciers et sorcières? Et quand Hawthorne (c'est lui qui a ajouté le *w* au patronyme) décrit les abjections du colonel Pyncheon qui, dans *La Maison aux 7 pignons* (1851), dépossède Matthew Maule de ses biens pour se les approprier en le condamnant pour sorcellerie, songe-t-il à son terrible aïeul?

Sous le signe du péché

S'il fallait résumer en un seul mot l'oeuvre de Hawthorne, c'est sans doute *péché* qui s'imposerait. Il est remarquable que l'erreur dans toute son étendue sémantique (illusion, méprise, confusion, impair, aberration, dérèglement, égarement, faute, mal, péché) constitue l'un des déclencheurs du fantastique, de ce par quoi se creuse une fissure dans la réalité, l'apparence. La littérature classique de la Nouvelle-Angleterre ne fait pas exception. On a avancé que le péché originel américain est de nature culturelle, civilisatrice. Les premiers colons semblent n'avoir rien eu de plus pressé que de reproduire dans le Nouveau Monde le sectarisme qui les avait chassés d'Angleterre. C'est à coup d'ostra-

cisme et d'utopie qu'on fonde Plymouth, Boston, Providence, Portsmouth, Newport, New Haven. De là les procès de Salem Village (l'actuelle Danvers). Cela se double d'un expansionnisme vorace qui détruit la véritable spécificité nord-américaine, qu'on l'entrevoie dans une perspective ethnique ou même botanique (à condition de ne pas réduire le point de vue aux enseignes de tabagie de Shelburne et à une table de *Thanksgiving*).

Cela demeure une hypothèse et le fantastique de Hawthorne ne tient pas uniquement à cette mauvaise conscience civilisatrice qui est chez lui filtrée par un certain manichéisme et la difficile existence de l'individu dans le tissu social de la *gentry*. La tradition du roman gothique anglais avec ses souterrains et ses ruines a pleine prise sur lui. Associé à la maison, et l'on sait à quel point la maison est le prolongement visible de la famille (outre *La Maison aux 7 pignons*, on relira de Hawthorne le conte *Le Trésor de Peter Goldthwaite*, de Poe *La Chute de la Maison Usher*, de Lovecraft *La Maison maudite*), le motif de la ruine est déterminant chez Hawthorne, s'inscrit dans sa condition organiciste de la vie et de la mort.

New England sous la pluie

Cette excursion à Salem ne doit pas faire conclure trop rapidement à des déterminismes géographiques absolus dans l'oeuvre de Hawthorne. Bien sûr la côte par moments acerbe de la Nouvelle-Angleterre, la sensation d'enclave des débuts du Massachusetts que scrute le passésisme du romancier, les anciennes maisons coloniales déjà bicentennaires de son vivant, les églises aux intérieurs inquiétants (assise spatiale primordiale de son fantastique), tout cela a dû contribuer à préciser la sensibilité particulière de Hawthorne. Mais il m'apparaît plus séduisant pour le voyageur moderne de renverser la perspective et de laisser *La Lettre écarlate*, *Wakefield* et les *Twice-Told Tales* teinter la perception que l'on a du pays. Cette architecture s'anime alors des mystères d'autrefois (on peut commander un fond de bruine sans supplément). À Cambridge (Mass.), le swedenborgisme est une religion, il a son temple sur Kirkland Street. À Milford (Conn.), le pompiste éprouve à l'égard de votre traveller's check la même suspicion qui suinte de la parabole *Le Voile noir du pasteur*. À Southbury, Conn.), mon ami Richard S. a treize ans. Il vient de glisser le *New York Times* et le *Bridgeport Post* dans la boîte de Mr Poul Anderson et il se hâte de rentrer à la maison troquer son sac de camelot pour son sac d'écolier. La perspective d'étudier encore ce matin *La Lettre écarlate* pour ses vertus morales ne l'emballe pas. Il lui faudra attendre ses cours de littérature à Storrs (Université du Connecticut) pour que le roman cesse de n'être que l'illustration des conséquences funestes d'un geste, d'une *faute* (l'adultère d'Hester Prynne et du révérend Arthur



La maison aux 7 pignons

Dimmesdale) et que l'allégorie génère d'autres lectures.

Pour nous qui ne sommes pas nés comme Richard S. à New Haven, qui n'avons vécu ni à Milford, ni à Southbury, lire Hawthorne, c'est peut-être combler l'écart qui sépare le *gothic* de celui que nous considérons généralement comme le plus grand écrivain américain de son temps, Edgar Poe. C'est aussi renouer avec la dénomination même de *Nouvelle-Angleterre*. Une Angleterre du Nouveau-Monde qui faute d'exister (nous viendrait-il à l'idée de dire que nous vivons dans la France d'Amérique?) a été cherchée patiemment, intellectuellement, idéalement dans Salem l'Opulente, petite-fille de Salem l'Ensorcelée.

Edgar Poe et son double

Il y a deux Edgar Allan Poe. Les deux sont nés à Boston en 1809 et morts d'éthylisme à Baltimore en 1849. Cela ne saurait surprendre les lecteurs de *William Wilson*, *Ligeia* et *Morella*. Ils ne sont pas à proprement parler des écrivains de la Nouvelle-Angleterre. Il serait plus juste de dire qu'ils se rattachent à la tradition littéraire des Treize Colonies.

Le premier a été traduit dès 1852 par Charles Baudelaire et est devenu immédiatement un écrivain majeur aux yeux des lecteurs francophones. Sa postérité a été nombreuse, sa renommée inaltérable. On peut même voir dans les *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam de rutilantes *Nouvelles Nouvelles Histoires extraordinaires*.

Le sort du second est moins enviable. Son exécuteur testamentaire, Rufus Wilmot Griswold, lui-même critique du *Daily Tribune* de New York, y déclarait le 9 octobre 1849: «Edgar Allan Poe est mort. Il est mort avant-hier à Baltimore. Cette nouvelle surprendra beaucoup de gens mais en chagrinerà peu. Il n'avait que peu ou pas d'amis et sa mort ne laissera de regrets que si l'on considère que l'art de la littérature a perdu en lui l'une de ses étoiles les plus brillantes, mais les plus erratiques».

En mars 1977, je venais juste d'arriver à Cambridge quand j'ai repéré à deux pas de Har-

Edgar Allan Poe



Illustration de Manet pour *Le corbeau*



vard Square un Hamburger Shop tout ce qu'il y a de plus *all américain*. Aux murs, une folie de peinturlurages (King Kong pendu à un building en train de broyer des biplans, Superman volant au dessus de nos têtes et ne craignant qu'une chose: que la kryptonite lui tombe sur la tête), des tables longues, bondées, un grand bruit de friture. Le français dont je m'évadais pour trois jours: absent. Deux étudiants viennent s'asseoir à mes côtés, déposent des bouquins sur la table: des Flaubert... en français. Il n'en fallait pas plus pour que je rompe l'isolement recherché, I beg your pardon, pourquoi lisez-vous ça et patatei et patate. C'est de Poe dont on finit par parler, Poe dont ils disent que n'eût été de Baudelaire et de Mallarmé (qui a traduit sa poésie) il serait resté ce qu'il n'a jamais cessé d'être aux States: un assez médiocre auteur de contes d'horreur.

Bien sûr, je proteste. Ma mémoire me trahit, je n'arrive pas à citer convenablement les premières lignes de *La Chute de la Maison Usher* («Pendant toute une journée d'automne, journée fuligineuse, sombre et muette, où les nuages pesaient lourds et bas dans le ciel — when the clouds hung oppressively low in the heavens —, j'avais traversé seul et à cheval une étendue de pays singulièrement lugubre, et enfin, comme les ombres du soir approchaient, je me trouvai en vue de la mélancolique Maison Usher.») et à montrer que c'est de ce médiocre écrivain que Baudelaire avait tiré la substance du célèbre alexandrin initial de *Spleen*:

«Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle»

J'admets avec eux que lire Poe en français, c'est aussi lire Baudelaire. Justement, quelle formidable rencontre! Et Poe ne serait que le modeste conservateur d'un musée d'horreur de province?

Poe vedette de série B

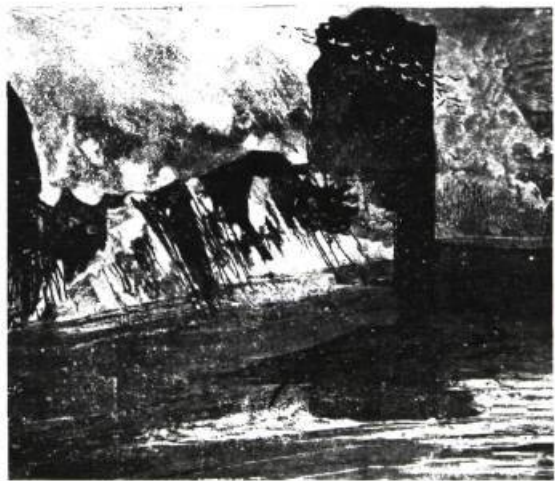
Ces deux visions différentes de l'oeuvre de Poe sont perceptibles dans les versions cinématographiques récentes qu'en ont faites Américains et Français. *La Chute de la Maison Usher* tournée en 1961 par Roger Corman (adaptation du scénario: Richard Matheson) est un authentique film d'épouvante avec tentures frémissantes, portes grinçantes, orages démoniaques et musique à l'avenant (Corman a aussi réalisé *Le Puits et le pendule*, *Le Corbeau*, *Le Masque de la Mort Rouge* et *La Tombe de Ligeia*). Les téléfilms français produits par Antenne 2 à la manière de Maurice Ronet s'attachent à restaurer l'esthétique de la tristesse, la prolixité érudite et la catalepsie étudiée de Poe.

Les Américains parviennent mal à insérer dans l'histoire de leur littérature et n'apprécient pas beaucoup de voir Hawthorne ici envi-

sagé comme voie d'accès à son oeuvre narrative. Quand Richard S. a suivi des cours où l'on faisait le survol de cette littérature, on a omis de lui parler de Poe. Aussi c'est moi qui saisisrai un autre prétexte géographique pour lui dire que la famille Usher a vraiment existé, que le frère serait né à Boston en 1807 et la soeur, la pathétique lady Madeline du texte, serait née elle en 1809, à Québec.

Sur le seuil de la porte, Lovecraft

Il y a des villes du comté d'Essex (Mass.) qui, contrairement à Newburyport, Gloucester, Beverly, Danvers et Salem, n'apparaissent pas sur les cartes Exxon. Ce sont les villes imaginaires d'Arkham, d'Innsmouth, de Kingsport et de Dunwich qu'habitent les personnages de Howard Phillips Lovecraft.



La côte y est déchiquetée, des caps vertigineux surmontés d'une maison éternelle viennent rappeler aux humains que la frontière entre la terre et la mer, entre la terre et le ciel, entre Ici et Ailleurs, n'est jamais très loin. On pouvait sentir dans la prose de Hawthorne, accrochée à la langue anglaise archaïque, une volonté elle-même surannée de persistance de l'ordre ancien. À l'époque où le monde vogue au rythme des Années Amérique, Lovecraft exprime la résistance de cet ordre ancien. Est déclaré hérétique quiconque ne croit pas aux mystères, aux maisons hantées de Providence, à la pérennité des sorcières qu'un jour on condamna dans le comté d'Essex, aux déités qui peuplent les abîmes.

Et ces maisons, elles existent, asymétriques, coiffées de lucarnes (le mauvais oeil), assises depuis des siècles (même américains!) sur des caves humides, leurs chambranles rongés par les vers, leurs soupentes peuplées de rats, de toutes ces créatures qui participent du souterrain comme du terrestre, de la mort comme de la vie. En franchir le seuil, c'est s'aventurer dans des lieux de transition, c'est répondre au vœu de la littérature fantastique

Illustration de Meyer pour *Le chat noir*



Scène du film *La chute de la maison Usher*, de Roger Corman



américaine traditionnellement agitée par ses fantasmes de la famille, par la crainte (le désir) d'auto-destruction, de parricide, d'infanticide (déjà en 1798, dans *Wieland*, Charles Brockden Brown fait le récit d'un massacre familial, lointaine préfiguration du *Shining* de S. King). Que sur ces intérieurs crépusculaires aux murs remplis de portraits d'ancêtres pieux, les lourdes portes se referment à jamais et que le présent trop laïc vienne s'y casser les dents.

C'est un peu à tout cela que je penserai quand je retournerai à Salem flâner au Burying Point, aux jardins de l'église St. Peter's et au Derby Waterfront. Je laisserai venir les ombres. Et peut-être que si je m'égarer du côté de l'usine de Parker Bros, ce sera à l'heure où tombe la nuit, comme à mon premier voyage. À l'heure où Parker s'estompe dans le crachin et que l'Amérique cesse d'être une table de Monopoly. ■

Gilles Pellerin

Bibliographie

Nathaniel Hawthorne

Contes, Aubier Flammarion, coll. bilingue, 1968.

L'enterrement de Roger Malvin et autres contes étranges, Flammarion, coll. Âge d'or, 1977.

La fille de Rappacini, Flammarion, coll. Âge d'or.

La lettre écarlate, Folio n° 916, 1977.

La maison aux sept pignons, Gallimard, coll. Du monde entier, 1945.

Valjoie, Gallimard, coll. Du monde entier, 1952.

Howard Phillips Lovecraft

L'Affaire Charles Dexter Ward, J'ai lu, 1972.

Démons et merveilles, 10/18, 1963.

Épouvante et surnaturel en littérature, 10/18, 1971.

La couleur tombée du ciel, Denoël, coll. Présence du futur, 1974.

Dans l'abîme du temps, Denoël, coll. Présence du futur, 1954.

Lettres 1, 1914-1926, Christian Bourgois éditeur, 1978.

Edgar Allan Poe

Les ouvrages d'Edgar Allan Poe ont fait l'objet de nombreuses rééditions et existent pour la plupart en livre de poche et en version bilingue.

Thoreau le cheminant

Dans cette brochette d'écrivains de la Nouvelle-Angleterre, il y a aussi Henry David Thoreau. Comment le présenter à la fois sans l'aduler et sans choquer celles et ceux qui, comme moi, y reviennent souvent? Celui pour qui la vie d'un écrivain est aussi importante que son oeuvre, et partie de cette oeuvre même, naît, vit et meurt de 1817 à 1862. Plus précisément à Concord, Massachusetts, et dans les environs. Il voyagera bien peu. C'est une période de grand changement, dans son pays comme partout ailleurs en Occident. Bientôt la vie ne sera plus conçue qu'en termes de production et de consommation.

Henry n'en veut rien savoir; il désire plus. Plutôt que de s'assoupir dans la routine et l'habitude comme la majorité des humains, il veut aller au bout de la bête raisonnable qu'il est et jouir tout à fait de l'instant qui passe. «Par n'importe quel temps, dit-il, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, j'ai fait tous les efforts pour donner toute sa valeur au moment présent, pour le marquer d'une encoche sur mon bâton, pour m'arrêter debout au point de rencontre de deux éternités.

Aucune méthode, aucune discipline, ajoute-t-il, ne peut remplacer la nécessité d'être toujours en éveil. Il n'y a jamais qu'une seule occasion de chaque sorte.»

Et il va ainsi, fort de cette conviction. La plupart du temps seul. «Comme on est seul pour vivre! s'exclame-t-il. Nous habitons le rivage et il n'y a personne entre la mer et nous. Les hommes

La maison de naissance de Thoreau, à Concord.

